

# Solitude

Les choses formant d'habitude

Au plus fauve endroit leur tableau :

Les rochers, les arbres et l'eau,

D'un gris fané de vieille laine,

De couleur verte dénué

Et de partout continué

Par l'indéfini de la plaine,

Tel ce champ étend sa tristesse,

Sans un genêt, sans un chardon,

La ronce, indice d'abandon,

N'étant pas même son hôtesse.

Le ciel blanc, comme un morne dôme,

Tout bombé sur son terrain plat,

Raye d'un éclair ça et là

La lividité de son chaume.

On dirait une espèce d'île

Au milieu d'océans caillés,

Tant les quatre horizons noyés

Ont un enlacement tranquille !

Le spectre ici ? Ce serait l'être

Dont on guette venir le pas,

Le quelqu'un que l'on ne voit pas  
Mais qui pourrait bien apparaître.

En ce lieu d'atmosphère lourde,  
Où couve un malaise orageux,  
Il souffle un frais marécageux  
D'odeur cadavéreuse et sourde.

Pas un frisson, pas une pause  
Du silence et du figement !  
La pleine mort, totalement,  
En a fait sa lugubre chose.

Mais ce qui, surtout, de la terre  
Monte, funèbre, avec la nuit,  
C'est l'effroi, la stupeur, l'ennui  
De l'éternité solitaire.

On voit à cette heure émouvante,  
D'aspect encor plus solennel,  
Ce champ et ce morceau de ciel  
Communier en épouvante.

L'espace devant l'œil dévide  
Son interminable lointain  
Emplissant le jour incertain  
De son vague absolument vide.

Malgré l'amas de la tempête  
D'un poids noir et toujours croissant,

Ici, le vent même est absent  
Comme la personne et la bête.

L'ombre vient... l'horreur est si grande  
Que je quitte ce désert nu,  
M'y sentant presque devenu  
Le fantôme que j'appréhende !...

Maurice Rollinat (1846–1903)